

Antoine Lang

Un peu de tout



*A ma mère de qui je garde l'image
d'une femme courageuse et honnête,*

*A ma mère à qui je n'ai jamais pensé
à dire qu'elle avait un fils heureux.*

*A mon père, pendant qu'il est encore
le temps de le lui dire.*



***A Dieu pour le remercier de
m'accompagner jour après jour.***

Mon cher frère
Histoire d'amour
Rangement
Il ne s'est rien passé
Echec scolaire
L'enfant nouveau est arrivé

Un printemps bruyant
Un crime peut en cacher un autre
Une main qui parle
Quand les cigognes emmènent les bébés
Des bulles qui crèvent la surface
Un accident bienvenu

Questions
Constat d'accident
Battement de cils
Tout passe si vite
T'oublier
Un jour ou l'autre
Un... dans un... de...
Ounishar l'invincible
Mutation

*Quand un ami s'en va.
Un crime bien étrange.
Au pays des assassins innocents.
Des rouages bien surprenants.
Et soudain, il comprit.
Une conférence en demi-teintes.*

La girafe

Le rendez-vous manqué

Drôle d'époque

*Le bonnet d'âne
Chirurgie inesthétique
Un moindre mal
L'âme sœur
Désolé, grève générale
Pauvre riche, va
Personne ne réfléchit*

Il est toujours trop tôt

*Trop tôt pour vivre
Trop tôt pour mourir*

A droite toute

Autres yeux, autre regard

Je t'aime

Le dernier des mots est con

Mon cher frère

Rosheim, le 28 août 1996

C'est depuis mon lit de mort que je rédige cette missive à ton adresse. Non que cet instant inéluctable provoque en moi un émoi particulier, mais depuis deux mois, alité, j'ai eu le temps d'effectuer une relecture de ma vie qui m'a amenée à me rendre compte d'une certaine chose dont j'aimerais t'entretenir.

A propos de ma maladie, tu te souviens probablement qu'il y a une année maintenant, nous avons quitté à regret les paisibles collines d'Afrique au milieu desquelles nous avons vécu quatre années merveilleuses avant que n'éclate la guerre civile, pour nous installer en France, dans un petit village d'Alsace plus exactement.

Le climat ici, est bien différent de ce que j'ai connu jusqu'à présent, très chaud et sec l'été, très

froid et humide l'hivers. J'ai alors commencé à ressentir des douleurs aiguës dans les articulations, douleurs que j'attribuai aux alternances rapides de chaud et de froid, brutales de sécheresse et d'humidité en cet automne maussade.

Mais, ayant consulté un médecin, j'appris que j'étais atteint d'un mal étrange et inconnu, une sorte de nécrose des tissus osseux. Au bout de quelques mois, vaincu par ce mal qui m'emporte lentement, j'ai dû m'aliter, ma charpente ne me soutenant plus et mes douleurs devenant intolérables.

Pour en revenir au sujet qui m'amène à toi, force m'est de constater la perplexité dans laquelle me plongent mes conclusions, mon égarement face aux doutes que celles-ci m'inspirent et il m'apparaît impératif de partager tout cela avec quelqu'un.

Quelqu'un, pourquoi toi ?

Parce que dans nos pérégrinations à travers le monde, nous n'avons jamais résidé nulle-part suffisamment longtemps pour nous faire des amis assez intimes à qui confier une chose aussi incroyable que celle dont je parle aujourd'hui. Ainsi, en-dehors d'Hélène, tu es la seule personne au monde à qui je puisse confier une observation d'une telle importance.

Mais comme justement c'est d'elle qu'il s'agit, c'est vers toi qu'il me faut me tourner.

Comme tu le sais, il y a maintenant soixante trois

ans que nous partageons nos vies, Hélène et moi-même. Toutes ces années ont été pour moi un havre de paix et de réconfort dont je garde, actuellement encore, le souvenir intact. Qu'il est doux à mon cœur de revoir les instants heureux et paisibles que j'ai pu vivre auprès d'elle et qu'aucune ombre jamais n'est venue troubler. Qu'il est réconfortant au terme de mes jours de repenser à tout ce chemin parcouru en sa compagnie.

Les dix-huit années qui nous séparent toi et moi font que, lorsque nous nous sommes rencontrés, elle et moi, tu n'étais encore qu'un enfant, mais, souviens toi, il y a si longtemps déjà, nous étions jeunes et beaux, pleins de vigueur et de projets, mille facettes de la vie nous tendaient les bras vers lesquelles une à une nous désirions aller.

C'est ainsi, je ne t'apprends rien, que nous n'avons jamais vécu plus de cinq ans au même endroit, poussés toujours plus loin dans notre besoin de découverte, attirés toujours plus avant par notre soif de nouveauté.

Mais je m'aperçois avec le recul du temps que ces départs successifs n'étaient toujours que les fruits de demandes pressantes formulées par Hélène.

Qu'avait-elle donc à fuir qui l'empêchât de se fixer, qu'avait-elle donc à cacher qui l'empêchât de se montrer trop longtemps dans les mêmes lieux ?

Toujours est-il que jamais ces questions ne

m'effleurèrent, les renoncements autant que les renouvellements de cette existence libre et vagabonde me remplissaient bien trop d'aise pour que je puisse mettre quoi que ce soit en doute.

Un regret toutefois, dont d'ailleurs je t'ai fait part bien souvent dans mes courriers, combien de fois n'aurais-je aimé repasser, n'eussent été que quelques heures dans notre ville natale en ta compagnie, soixante années que nous ne nous sommes revus, cela me paraissait bien long parfois.

Mais, je réentends distinctement maintenant les mille et mille objections qu'Hélène formulait quant à l'impossibilité de réaliser ce projet, objections auxquelles, honnêtement, sans vraiment comprendre pourquoi, je finissais toujours par me rallier.

Que pouvait-elle avoir à préserver pour refuser toujours de revenir sur ses pas, qu'avait-elle à éluder pour refuser ainsi de te revoir, et non seulement toi, mais aussi tous les amis que nous nous étions faits de-ci, de-là ?

Comme il me paraît étrange à présent que ces questions ne me soient jamais venues à l'esprit auparavant, l'attrait magique de la nouveauté, des lendemains différents, avaient en effet vite fait de faire table rase des souvenirs et des nostalgies.

Te rappelles-tu, lorsqu'il y a soixante trois ans, elle venait chez nos parents et comment, après le dîner, bien calés dans nos fauteuils, elle nous contait jusqu'à

tard dans la nuit, les fastes de l’Egypte ancienne, la magnificence des pharaons, la somptuosité des fêtes au clair de lune, la misère des esclaves construisant les pyramides, les ravages et les miracles des crues du Nil, le travail harassant des paysans dans les limons glaiseux, la fuite et les errances du peuple Hébreux dans le désert, l’astronomie et les mathématiques que l’on enseignait dans les temples en même temps que la religion, l’invasion par les cohortes Romaines ? Tant de choses par lesquelles elle nous tenait en haleine de longues heures durant.

J’ai passé de la même façon toutes ces années, pendu à ses lèvres, découvrant l’histoire du monde, les guerres et les paix, les civilisations qui naissent et s’éteignent, les progrès technologiques et scientifiques, les journées des rois et des mendiants, l’histoire des arts, les grands et les petits philosophes, peintres, musiciens et sculpteurs connus et inconnus, la vie sociale et intime des grandes cités et celle dans les endroits les plus reculés de la planète, forêts, îles et déserts. En toute chose, elle savait garder mon attention captive par une profusion de détails insignifiants qui pourtant donnaient vie au récit et rendaient les choses les plus lointaines, tant dans l’espace que dans le temps, si présentes et si vivaces que je croyais pouvoir les toucher du doigt.

Des détails que ne mentionne aucun livre d’histoire, aucun ouvrage d’art, aucun traité de philosophie que ne connaît aucun historien, aucun

archéologue, aucun chercheur. Comment sait-elle l'insoupçonnable ?

De même, partout où nous allions, elle m'emmenait visiter quantité de choses et de lieux dont même les autochtones avaient oublié le souvenir, s'exprimait avec aisance dans la langue de l'endroit, adoptait spontanément les coutumes locales, respectait sans les apprendre les lois en vigueur. Comment en tous lieux était-elle « d'ici » ?

Et comment ai-je pu être suffisamment naïf pour ne pas comprendre que tout cela cachait un secret ?

Les années ont ainsi passé, se suivant sans se ressembler, bercées par l'infinie gentillesse d'Hélène, alimentées par son inépuisable érudition, embaumées par son insondable tendresse et laissant dans mon corps leur empreinte. Hé oui j'ai bien fini, il me faut à présent l'admettre, par vieillir. Ma peau, insensiblement, s'est craquelée, mes muscles, inexorablement, se sont affaîssés, mes cheveux blancs, un à un, se sont évadés, mes yeux, usés par tant de merveilles, ont fini par s'éteindre, mes dents, usées par tant de festins, ont fini par tomber et à présent, mes os, peu à peu, vont se dissoudre.

Mais elle, est restée jeune et fraîche, son visage ne s'est pas ridé, ses petits seins fermes ne se sont pas amollis, ses cheveux n'ont perdu ni leur douceur soyeuse, ni leur couleur de nuit sans lune, elle est restée comme au premier jour de notre amour, elle est restée la

même dans mon cœur mais surtout dans son corps.

Et je comprends à présent les questions, qu'à l'époque où on me les posait je trouvais si incongrues, que l'on me posait sur un ton si naturel que je n'osais croire que l'on se moquât de moi. En effet, si au début on me demandait si Hélène était ma femme, peu à peu, j'ai pu deviner une hésitation avant la question puis, plus tard, on me demandait si elle était ma fille et plus tard encore, si elle était ma petite fille.

Mais je ne voyais rien, je ne me voyais pas vieillir, je ne la voyais pas ne pas vieillir, j'étais emporté dans le tourbillon de notre idylle, aveugle, insouciant et passionné.

A présent, je ne sais plus, je ne comprends plus. Qui est Hélène ? Un ange descendu du ciel pour m'offrir la meilleure vie qu'un humain puisse rêver ? Un être venu d'une autre galaxie et pour qui le temps n'a pas la même durée que pour nous ? Une princesse Egyptienne ayant découvert l'élixir d'immortalité ?

Mais aujourd'hui, je suis sûr d'une chose, elle a tout vu, tout entendu, tout connu, aussi étrange que cela puisse paraître.

Alors toi, mon frère, que je ne reverrai pas et à qui il reste encore un bout de vie, maintenant que, par mes révélations tu n'es plus aveugle face à elle comme je l'ai été, viens la rejoindre et résous pour moi cette énigme mystérieuse et si tu en perce le secret, viens je te prie le déposer sur ma tombe.

Histoire d'amour

J'ai pris des étoiles étincelantes de mystères, des fleurs de velours aux parfums enivrants, des rêves d'aventures germant dans les jardins de l'impossible, toutes sortes d'animaux sauvages parés d'habits de noces, des paysages rayonnants d'espoir aux détours des décharges publiques : je les ai rassemblés en une fresque immense et les ai glissés délicatement dans mon tire-rires.

Mais surtout, j'ai pris ton amour et j'en ai tapissé les murs de ma vie.

J'ai pris des oasis ensoleillées, des banquises immaculées s'étendant à perte de vue, de vertes prairies ondoyant sous la caresse des vents, des îles langoureuses bercées par les bras limpides d'océans lointains, de hautes montagnes surplombant la folie des hommes : je les ai serrées chacune à son tour dans des enveloppes parfumées et les ai rangés délicatement dans mon porte-rêves.

Mais surtout, j'ai pris ton amour et j'en ai tapissé les murs de ma vie.

J'ai pris des partages sans conditions, des milliers de sourires radieux sur des visages émerveillés, des joies simples qui rayonnent comme un feu dans l'âtre, une brassée de désirs fredonnant des chants de victoire, des flambeaux d'armistices dérobés aux griffes de la mort : je les ai bien protégés sous des cloches de verre et les ai posés délicatement dans mon coffre-cœur.

Mais surtout, j'ai pris ton amour et j'en ai tapissé les murs de ma vie.

Je me suis enrichi d'un trésor de vérité, j'ai glané autour de moi compassion et charité, les images saintes et vivantes de ta création afin de me souvenir de ton Amour au jour prochain qui ne sera fait que de notre égoïsme.

Rangement

Le chauffeur la déposa devant le perron et repartit ranger la limousine au garage.

Elle gravit les marches, poussa la lourde porte en bois sculpté, pénétra dans le vestibule et resta quelques instants pétrifiée de stupeur.

Faisant un violent effort pour s'extirper de sa consternation, elle hurla :

– Mon Dieu, mais que s'est-il passé ici. Mon chéri, viens là tout de suite.

– Oui maman, répondit-il en sortant du salon.

– Tu vas me ranger immédiatement tout ce désordre, d'ici une heure, je ne veux plus voir traîner le moindre jouet nulle part.

– Oui maman, répondit-il penaud.

Ne sachant par quelle pièce commencer, il décida de procéder avec méthode, par catégorie de jouets.

Il rassembla tout d'abord les pompiers qu'il remit dans leur camion à grande échelle garé dans l'allée

centrale du parc et leur intima l'ordre de réintégrer leur caserne.

Puis il se mit en quête des missiles qu'il avait éparpillé un peu partout dans la maison, les reposa sur leurs rampes de lancement mobiles et leur fit prendre la direction du centre de tir.

Ereinté, il s'accorda un instant de repos, puis se rendit dans la salle de billard où, sur la rangée de chaises adossées le long d'un des murs, il avait ligoté et bâillonné une vingtaine de représentants syndicaux, les détacha et les renvoya chez eux.

Il se posait encore la question sur la suite des opérations lorsqu'on sonna à la porte d'entrée. Il entendit le majordome ouvrir :

– Ah, bonjour Monsieur le premier ministre, comment allez vous ?

– Très bien, très mal Firmin, le Président est-il là ?

– Je l'ai vu ranger ses jouets dans la cuisine il n'y a pas deux minutes.

– Bien. M'sieur le Président, M'sieur le Président, viiiiiite.

– Holà, Monsieur le premier ministre que signifie tout ce vacarme, demanda-t-il en se précipitant vers le vestibule.

– Les étudiants en colère occupent les universités, les paysans furieux déversent des tonnes de légumes dans les rues de la capitale, les éboueurs déçus se sont mis en grève, les...

– Tiens, tu vois bien mon chéri que j’ai raison lorsque je te dis que partout où tu passes tu ne laisses que du désordre, lui dit sa mère qui venait de les rejoindre.

EXTRAIT

